Rédemption

Contacts :

AU BOUT DES MOTS - ÉDITIONS Abatos
26, RUE BROSSARD - 42000 SAINT-ÉTIENNE
Siret : 532 515 822 00023 - À P E : 9499Z
MAIL: contact@abatos.fr
SITE: www.abatos.fr

© 2020. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
I.S.B.N. 978-2-36598-156-9

Guillaume B. ROUX

Rédemption

Jau bout
des mots

Chapitre 1

Assis sur son lit et adossé au mur, David Rodriguez lit *Del Amor y otros Demonios*. Malgré le grave sujet du roman de García Marquez, son esprit s'est rapidement déplacé au cœur de Carthagène des Indes. Il ne suit plus l'histoire. Même s'il ne connaît pas cette ville, il se voit allongé sur une plage, au bord de la mer ; il sirote une boisson fraîche, caressé par le soleil et une brise marine. C'est un moyen pour lui d'être ailleurs.

Au bout de quelques minutes, Pablo entre dans la cellule et s'allonge sur son propre lit. Il pousse une longue expiration ; il a chaud après avoir fait un peu de sport, ses muscles tendus en témoignent. Maintenant, il veut se reposer. Sans dire un mot, il se retourne, le visage face au mur, et s'endort rapidement dans un léger ronflement.

David a vingt-sept ans à ce jour ; cela fait six ans qu'il est en prison et deux ans qu'il partage sa case avec Pablo. Même si ce dernier n'est pas très bavard, ils sont plus ou moins devenus amis. Le corps du jeune homme s'est habitué aux murs bétonnés dépouillés, à la faible luminosité du néon, au lit dur, aux vieux draps tachés et à l'hygiène douteuse. Mais son esprit ne s'habituerait jamais à l'enfermement, à

l'absence de fenêtre, à n'avoir aucun horizon à regarder, à ne pas pouvoir aller où il veut, à rester là, sans avenir.

À l'âge de seize ans, juste après son baccalauréat, il était entré chez les FARC. Un ami de classe voulait en faire partie et avait un frère qui en était déjà membre. Cela n'avait pas été difficile de s'y intégrer. Une discussion avec un officier, dans le bar d'un quartier pauvre, une mise à l'épreuve, deux jours de route à travers les montagnes et les forêts, et il était accepté. Un uniforme militaire, un révolver, une kalachnikov, l'entraînement quotidien pendant deux ans. Il avait participé à différentes actions armées, pris en otage des paysans, tué des soldats et des civils, assassiné, volé et violé. Puis un jour, bien avant la signature du processus de Paix, l'armée les avait neutralisés lors d'une embuscade. Il avait fait partie des survivants, avait été transféré à Bogotá, jugé et emprisonné à La Picota.

Aujourd'hui, il n'a plus que le sport, les quelques discussions avec les « collègues » et les rêveries pour faire évader son esprit. Il ne regrette pas tout son engagement ; cependant, c'est ce même engagement qui lui a tout fait perdre. Il ne lui reste rien, plus rien, seulement à apprendre à survivre sans le moindre espoir, à se contenter de peu, à demeurer dans la modération : de l'eau, un repas frugal, de l'exercice physique, de la lecture, rien de plus. Il a laissé derrière lui tous ses désirs et toutes ses quêtes de plaisir. Se faire une raison, l'accepter. Il n'est pas là pour rien ; il a été reconnu coupable et ne sortirait jamais, ou très vieux, dans 54 ans.

Au bout d'une trentaine de minutes de lecture, il entend un fort bâillement ; Pablo se réveille et s'étire de tout son

corps. Il se tourne vers son voisin de cellule, se frotte les yeux et le regarde un moment sans rien dire.

Pas très grand, Pablo est cependant très musclé ; un corps qu'il s'est forgé durant les quinze années qu'il a passées en prison. Chauve, torse nu, la peau mâte, il est bien plus âgé que David. Il faisait partie d'un gang de rue, dans un mauvais quartier de Bogotá, se livrait au trafic de drogue et au racket, et a été arrêté et condamné pour plusieurs assassinats. Afin d'observer son collègue, il s'est allongé sur le flanc droit, la tête appuyée sur sa main, soutenue par un bras en équerre par rapport au lit. Quelques cicatrices relatives à des coups de couteau couvrent son abdomen et son biceps gauche.

Puis au bout de quelques minutes, il finit par rompre le silence :

— Tu lis toujours ? Tu fais que ça en ce moment.

Perdu dans sa rêverie, David ne répond pas. Pablo hausse le ton.

— Oh, tu m'écoutes quand je te parle !

— Quoi ? interroge sèchement David, tu vois pas que je lis ? Fous-moi la paix.

— Eh ! Tu me parles pas comme ça, d'abord !

— C'est toi qui m'interromps, merde, je t'ai rien demandé.

— Oh ! ça va, si on peut plus bavarder !

— C'est toi qui dis ça? T'es le moins bavard que je connaisse. Et là, justement, tu veux parler? Il y a deux minutes, tu roupillais. Rien t'empêche de continuer.

À ces mots, Pablo se redresse et s'assied sur le bord de son lit, menaçant.

— Te fous pas de moi. Tu commences sérieusement à m'emmerder.

Un silence suit; les deux se regardent dans les yeux puis s'esclaffent de rire.

— Tu changeras jamais, reprend David.

— Toi non plus. Allez, au lieu de m'énerver, dis-moi plutôt ce que tu lis.

— Ça t'apportera quoi?

— Allez, dis toujours.

— *Del Amor y otros Demonios*.

— Connais pas. Ça parle de quoi?

— D'une jeune fille enterrée et retrouvée avec une chevelure d'une vingtaine de mètres, de la Colombie du XVIIIe siècle, de contaminations par le virus de la rage à cause d'un chien, de cette jeune fille qui ne développe pas la rage après avoir été mordue, mais qui parle les langues des esclaves; de cette jeune qu'on croit alors possédée par le démon et qu'on veut faire exorciser.

— Tu connais l'histoire? Mais on dirait que t'en es qu'au début.

— Je l'ai déjà lu.

— Alors pourquoi tu le relis ?

— Je sais pas. Ça parle surtout de Carthagène.

— Tu connais ?

— Non. Alors j'imagine.

— Ah ! Voilà ! Moi je connais.

— Et alors ? demande David, interloqué.

— Superbe. Même si ça remonte à loin. C'est sûrement mieux que ce que tu peux imaginer, en tout cas pour les îles environnantes, les plages blanches du Barú et le centre historique qui ressemble à une carte postale. Après, j'ai fait les quartiers pourris, et ça a rien à envier à Bogotá. Je me suis bien frité, dans cette ville. J'étais avec la bande et on est tombés sur une de là-bas une nuit qu'on zonait pour voir. J'ai cassé la gueule à deux dealers, il y en a un qui est mort, je crois. Enfin, je suis pas sûr.

— Je connaîtrai jamais, enchaîne David, sans s'occuper de la dernière digression de son camarade.

— Non.

— On profite jamais assez quand tout va bien.

— Non, c'est clair. Tu regrettes ce que t'as fait ?

— Certaines choses, pas tout. Mais si j'avais su, j'aurais peut-être fait quelques trucs différemment.

— T'étais jeune.

— Pour ce que ça change, maintenant. C'est pas comme si j'avais été arrêté à quarante ou cinquante ans.

— Je sais. Allez, c'est pas le moment de penser à ça. Viens, on va faire un peu de sport.

— Tu viens pas d'en faire ?

— Si, mais j'ai bien dormi. Je suis partant pour une autre séance.

Sur ces mots, ils s'interrompent, car un bruit de pas bien connu se rapproche d'eux. Ils dirigent leur regard vers la grille restée ouverte et, quelques secondes après, aperçoivent, dans la pénombre, deux gardiens dans leur uniforme vert kaki apparaître devant leur cellule. Celui qui se trouve à leur droite prend la parole :

— Montoya, on t'attend au parloir. Viens avec nous.

Le jeune homme insère son marque page, ferme le livre qu'il laisse sur son lit et se redresse.

— C'est encore ta mère ? demande Pablo.

— Probablement, répond David, il y a personne d'autre.

— Au moins t'as quelqu'un qui vient te voir. Moi, je sais même pas si ma mère est encore vivante.

N'étant plus motivé pour sa nouvelle séance de sport, Pablo se recouche dans la position qu'il avait, face au mur. Le deuxième gardien menotte les mains de David. Entouré des deux surveillants, il les suit vers le parloir. Ils longent le long couloir bordé par les grilles des autres cellules, sans un mot. Le jeune homme est grand, fin, mais musclé après la

pratique fréquente d'exercices de musculation motivés par son collègue. Il a les cheveux très courts et est rasé de frais. Ça évite les parasites, les poux. Il est dans son uniforme beige foncé de détenu. Il a la peau blanche et les yeux noirs, perçants, une fine cicatrice sur la joue qu'il n'avait pas avant d'entrer en prison. Des briques, du béton, il n'y a pas d'autre paysage. A leur passage, le chahut commence, les huées, les cris transpercés de quelques interpellations :

- Montoya, t'es le prochain, lance un détenu.
- Si je te croise, je te plante, lance un autre.
- Je t'attends dans les douches, hurle un autre. Ton petit cul est à moi.

Les prisonniers se mettent tous à rire et à crier en chœur. C'est le quotidien de David. Ils savent que sa mère vient le voir régulièrement. Les visites de celle-ci le stigmatisent aux yeux des autres. Alors il y a droit souvent. Les menaces de passage à tabac, les menaces de viol, représentent sa vie de tous les jours. Mais quand il est dans sa cellule ou en train de faire du sport avec Pablo, on se tient tranquille.

Au milieu de ce chahut, il ne regarde pas qui l'interpelle, il préfère fixer droit devant. Plusieurs couloirs sont à passer pour quitter l'aile de haute sécurité et arriver aux parloirs. D'autres gardiens sont présents pour contrôler sa venue et le fouiller.

La dernière grille est enfin ouverte. Il avance dans la pièce, lentement, les mains toujours menottées. Sa mère est déjà là, assise derrière une table ronde, toute de noir vêtue, les

cheveux gris. Ces dernières années l'ont beaucoup fait vieillir. Elle n'a pas encore cinquante ans et en paraît presque soixante-dix. Elle a le visage ridé, les yeux gonflés. A la vue de son fils, elle se lève avec difficulté et se dirige vers lui ; les larmes commencent à rouler sur ses joues, comme d'habitude. Il s'avance aussi et quand elle est à son niveau, elle le prend dans ses bras. Elle est petite et sa tête arrive au niveau du cœur de son fils. Lorsqu'il la serre en retour, elle éclate en sanglot.

Au bout d'une minute dans cette position, David interrompt le silence :

— Allez maman, viens t'asseoir. Allez, viens.

Il l'éloigne de lui, la prend par le bras et la conduit vers la chaise où elle était assise quand il est entré. Elle se rassoit et il s'installe à son tour de l'autre côté de la table, face à elle. Ils n'ont que quarante-cinq minutes. Ils sont seuls : les prisonniers de haute sécurité reçoivent peu de visites en général. David est l'exception à la règle.

— Arrête de pleurer, maman. Ça fait six ans que tu viens me voir toutes les semaines, à chaque fois que les visites sont autorisées, et je te vois pleurer à chaque fois, et à chaque fois je te dis la même chose.

— Tu penses que c'est facile de voir son fils en prison quand on est mère ? finit-elle par dire en criant presque, dans un sanglot.

— Non, je sais.

— Depuis que tu as seize ans, tu me donnes du souci. Ça fait onze ans en tout, maintenant, entre les FARC et la prison. Tu as passé presque la moitié de ta vie à la gâcher. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qu'il s'est passé pour que tu en arrives là. Tu étais pourtant un bon élève. Tu avais été l'un des meilleurs à l'évaluation de l'ICFEX. Tu pouvais faire des études. Tu avais droit à une bourse pour aller à l'université. Et tu t'es perdu. Je ne sais pas quoi penser. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Constanza Mariela se remet à pleurer. Son fils enveloppe ses mains dans les siennes. Après un long silence, il reprend :

— Arrête maman. Ça sert à rien. J'ai fait mes choix. Je te le dis à chaque fois. Et à chaque fois, arrête de répéter les mêmes choses et de poser les mêmes questions. T'y es pour rien. C'est pas toi, c'est moi. J'ai commis des erreurs, et je suis en train de les payer. C'est tout. C'est ce que je mérite.

— Non, tu méritais mieux, reprend-elle. Je ne t'ai pas élevé pour avoir cette vie. Si tu savais comme tu me fais souffrir ! Tu me tourmentes chaque jour.

— S'il-te-plaît maman, rien t'oblige à venir. Je t'en voudrais pas. T'es encore jeune, tu pourrais te reprendre en main et refaire ta vie. A une époque, des hommes cherchaient encore à t'inviter à sortir et à te séduire ; certains avaient l'air vraiment bien.

— Tu plaisantes ! poursuit-elle, en colère. Comment une mère peut délaisser son fils, quoi qu'il ait fait ? Comment tu oses avoir ces pensées. Je serai là jusqu'à ma mort.

— Ou jusqu'à la mienne.

— Arrête tes bêtises, le gronde-t-elle. Je mourrai de chagrin sûrement avant que tu atteignes tes trente ans.

À ces mots, David ne répond pas. Il la laisse finir de sangloter, toujours serrant ses mains dans les siennes. Elle a le visage baissé, les yeux fixant la vieille table abîmée de rayures et de gravures, et regardant ses larmes tomber dessus.

— On a pas beaucoup de temps, maman. Alors arrête de pleurer, s'il-te-plaît.

Après ces paroles, elle finit par se ressaisir ; elle essuie ses larmes, redresse le visage et regarde son fils dans les yeux.

— Tu as raison, beaucoup de temps s'est déjà écoulé. Comment ça se passe ici, mon grand ? demande-t-elle après quelques secondes.

— Dans la mesure du possible, ça va, maman.

— On n'a pas cherché à te faire du mal ?

— Depuis deux semaines, c'est tranquille.

— C'est vrai ?

— Oui, maman.

Même si elle n'est pas réellement convaincue, elle se sent un peu plus soulagée. Cependant, certaines périodes sont difficiles. David s'est battu de nombreuses fois depuis son incarcération. Chaque jour est une nouvelle menace. Parfois des individus seuls s'en prennent à lui ; parfois ce sont des groupes et sa résistance est alors plus difficile. Heureusement, il est fort et sait se défendre ; il a été à bonne école, il a été entraîné. Mais il n'a pas pu échapper aux coups malgré tout, aux embûches. Plusieurs fois, il a été poignardé au ventre, dans le dos, à la joue. La fois la plus grave, dans l'abdomen, il est resté trois semaines à l'infirmierie. Sa mère n'avait alors pas pu le voir.

Toutefois, il n'est pas le plus menacé. En tant qu'ancien FARC, il est pris pour cible par les anti-FARC ou des anciens de l'ELN ; de temps en temps, quelques détenus isolés et dangereux cherchent à provoquer n'importe qui. Il n'est pas un ancien narcotraffiquant dont on craint les révélations, ou un pédophile notoire. Eux risquent beaucoup plus la mort.

Le plus dur, pourtant, avaient été les viols. Les premiers temps avaient été terribles pour lui. Il en avait pleuré, avait dû finir à l'infirmierie plusieurs fois ; il se défendait violemment avant d'être battu presque à mort et assommé. Puis il s'y était habitué, même si depuis l'arrivée de Pablo dans sa cellule, et avec l'arrivée d'une nouvelle génération de détenus qui ne le connaissaient pas, les choses s'étaient bien calmées. Son collègue était craint et respecté. En tant qu'ancien membre violent d'un gang tout aussi violent, il pouvait tuer à tout instant et l'avait déjà fait en prison, raison de son dernier transfert en haute sécurité. Mais il n'était pas à l'abri non plus d'une agression ou d'une vengeance,

même si depuis qu'il était avec David, cela avait été plus calme pour lui aussi.

Le temps ayant passé, le jeune homme ne se plaint plus de ces conditions de vie. Cela lui paraît juste, aujourd'hui ; il le mérite. Il a commis des crimes terribles et reconnaît que la prison est le meilleur endroit pour lui, pour payer sa dette jusqu'à la fin de ses jours. De plus, il ne lui reste plus rien de tangible, seulement les visites de sa mère. Rien ne le rattache à ce monde. Souvent il se demande quelle serait la différence s'il se suicidait. Il le mérite peut-être aussi, ce suicide. Après tout, quelle est la meilleure façon de payer ?

— Et toi, maman, comment ça va ? Comment tu t'en sors ?

— Ça va mon grand. Je fais toujours des ménages plusieurs fois par semaine. Je n'en ai plus beaucoup la force, mais c'est suffisant pour vivre. Et de temps en temps, ton frère m'aide un peu. Mais c'est dur pour lui aussi.

Après un moment passé à discuter, un gardien leur annonce, de loin, que le temps s'est écoulé ; il doit retourner à sa cellule et elle, elle doit partir. Constanza se lève en même temps que David. Elle s'approche de son fils et le prend dans ses bras. Elle ne pleure pas, cette fois. Elle sait qu'elle reviendra bientôt. Alors il se penche pour déposer un baiser sur sa joue.

— Au revoir maman.

— Au revoir mon petit. Que Dieu te protège.

— Merci maman.

Tandis qu'elle reste immobile à le regarder partir, un gardien vient le chercher pour le menotter, lui faire passer les différentes portes de sécurité et lui faire faire le chemin inverse. Lorsqu'elle ne voit plus son fils, Constanza fait demi-tour et se dirige vers la sortie, devant passer, elle aussi, par différents dispositifs de sécurité.

Entouré de deux surveillants, il retraverse les différents couloirs qui le séparent de sa cellule. Perdu comme un insecte au milieu d'un bloc de béton, sa vie est désormais réglée au rythme de la prison et des horaires imposés pour chaque activité quotidienne.

Le retour est plus calme, avec moins de chahut. En entrant dans sa case, il retrouve Pablo allongé dans la même position. Il ne dort pas, mais n'a pas envie de se retourner à l'entrée de son collègue. Les deux gardiens détachent le jeune homme qui retourne sur son lit. Dans le silence, il s'adosse contre le mur, réouvre son livre à la page où il l'avait fermé et reprend sa lecture.

Une heure après, sans avoir vraiment dormi, Pablo se redresse.

— Allez, au sport. Tu viens ?

— Ok, répond David, je te suis.

— Enfin une bonne parole.

Le jeune homme repose son livre et se lève. Les deux détenus sortent de leur geôle.

— Alvarez, Montoya, où allez-vous ? interpelle un jeune gardien depuis sa loge au fond du couloir.

- A l'entraînement, répond Pablo.
- T'y es pas déjà allé ?
- Si, et alors ? Lui non. On y va ensemble.

Sur cette dernière parole et suite à un regard terrible, le gardien reste silencieux. Les deux hommes poursuivent leur chemin et longent de longs couloirs. Le trajet est calme. La présence de Pablo retient les cris, les huées et les menaces.

Arrivés à la salle de sport, ils s'identifient auprès de trois surveillants qui contrôlent l'accès et qui les laissent passer. Il ne peut pas y avoir trop de détenus à la fois dans cette pièce pourtant très prisée par cette population. La plupart aiment faire du sport et de la musculation. Mais une trop grande concentration peut vite dégénérer. A cette heure-là, pourtant, il n'y a plus grand-monde. La salle est presque vide. Seuls quelques détenus sont encore là pour leurs séries d'exercices.

Les deux amis prennent place sur les machines et, successivement, se relaient sur chacune, l'un encourageant l'autre. Ils poussent de la fonte jusqu'à épuisement, changeant les poids à chaque passage pour les adapter à la puissance de chacun. Ils finissent alors par une série d'abdominaux. Pablo est bien plus costaud que David, mais ce dernier a néanmoins développé une grande force au fil des années. En plus de son entraînement au combat, il ne redoute pas grand-monde à un contre un.

- Allez, à la douche, dit Pablo. C'est bientôt l'heure de manger.